JACQUES MARITAIN

DESCLÉE DE BROUWER

Hommage de l'auteur
absent de Paris

Jacques Maritain

Carnet de Notes

DESCLÉE DE BROUWER
PARIS

© 1965 by Desclée De Brouwer

savions fort bien à quoi nous nous exposions. Voilà un converti, un filleul du *Mendiant Ingrat*, qui a pris parti pour saint Thomas et à qui l'Église paraît faire confiance; et le premier mouvement de cet imbécile, après que Rome lui a donné le bonnet de Docteur, est d'aller taquiner les autorités romaines avec un énorme mémoire concernant une Voyante très peu aimée du clergé français, et une controverse (il n'y en a pas de pire) sur un message prophétique qu'elle assure avoir reçu. De quoi se mêle-t-il? Il va se discréditer irrémédiablement, décevoir tous ses amis du monde ecclésiastique, se faire passer pour un illuminé, se jeter dans un nid de guêpes.

Toutes ces considérations étaient valables. Elles n'étaient pas décisives pour quelqu'un qui, s'il avait obéi à des raisons de la même sorte, n'aurait sans doute jamais demandé le baptême (il se souvenait qu'en ce temps-là il s'imaginait encore que pour être chrétien il fallait renoncer à l'intelligence et à la philosophie). Quand on a une fois tout laissé pour trouver la vérité il y a des arguments auxquels on devient peu sensible. Raïssa était dans les mêmes dispositions que moi; et après avoir pensé d'abord que rien ne pressait, elle sentit un jour qu'il était temps de faire ce voyage à Rome. C'est pour la vérité, et dans l'intention de servir les volontés de la Vierge, que j'avais entrepris mon travail. Il ne s'agissait pas là d'une fantaisie. Obéir ne faisait pas question pour moi, et j'étais prêt à renoncer à la publication, mais à condition d'avoir fait tout ce qu'il était en moi pour savoir si l'interdiction du Saint-Office ne pouvait pas souffrir d'exception. Bien que n'ignorant pas tout ce qui peut se mêler d'humain dans l'exercice de l'autorité ecclésiastique, j'avais du reste une confiance totale en l'Église, et je savais qu'une entière candeur était la meil-

les bienheureux n'usent pas de mots et de paroles pour converser entre eux. D'autre part nous savons aussi que Dieu se sert instrumentalement de ce qui est dans l'esprit du prophète. Supposons maintenant qu'un bienheureux parlant à quelqu'un de la terre n'émette pas lui-même, comme nous autres le faisons, des sons passant physiquement dans l'air; en sorte que les mots entendus par le témoin d'ici-bas, au lieu d'être portés par des ondes sonores, résultent au-dedans de lui d'une activation divine exercée sur les facultés de son âme. Autrement dit, supposons qu'une personne céleste qui apparaît et qui parle ne profère pas des mots sonores, mais *lise* plutôt, – en remuant les lèvres comme nous le faisons parfois, – dans l'âme du messager, et à l'instant même de leur production, les mots qu'elle y produit elle-même par l'action divine usant instrumentalement des facultés humaines du messager[1]. Alors on peut penser que des paroles venant du ciel, et réellement entendues, et authentiquement transmises, ont passé par l'instrumentalité des perspectives mentales typiques ou « archétypiques[2] » présentes dans l'inconscient de

1. Ainsi elle a l'air de parler comme nous, – et vraiment elle parle, mais pas comme nous.

2. Je ne crois pas, comme Jung semble le faire, à une hérédité psychologique grâce à laquelle des représentations archétypiques seraient transmises à notre inconscient. Je ne crois pas non plus à un Inconscient collectif comme entité supra-individuelle à laquelle chacun participerait.

Je pense plutôt que chacun de nous, tout au cours de sa vie mais plus particulièrement pendant son enfance, subit l'influence ou la « contagion », dans ce que j'appelle l'*inconscient de l'esprit*, de ce qui travaille consciemment ou inconsciemment la mentalité de ses contemporains, et qui s'exprime par des *signes* dont l'impact peut du reste être tout à fait fugitif et imperceptible, – c'est alors que cet impact est le plus efficace et le plus pénétrant, parce qu'il

l'esprit du messager, sans qu'aient été altérés pour cela le sens ni la lettre du message tels qu'on a voulu d'en-haut qu'ils nous arrivent.

Quand quelqu'un du ciel parle à quelque pauvre enfant d'ici-bas, il n'y a qu'à accepter tels quels les mots qu'il lui fait entendre, mais il faut les comprendre (comprendre leur « sens littéral ») selon l'esprit de celui qui fait entendre ces mots et dont l'intention n'est pas de nous dire la bonne aventure ni de nous *informer* comme ferait un agent secret, mais, comme c'est le cas pour toute révélation sous la Loi Nouvelle, d'attirer notre attention, par de grands signaux

---

est lui-même *inconsciemment* enregistré. Plus généralement, je pense qu'en chacun de nous l'inconscient de l'esprit, tout au cours de la vie mais plus particulièrement pendant l'enfance, reçoit l'impact (d'autant plus pénétrant qu'il est lui-même inconsciemment enregistré) d'un univers infiniment multiple de formes, signes et symboles émanant du milieu culturel où il est plongé. Or un tel univers de formes, signes et symboles est un univers historiquement constitué, il porte en lui les vestiges toujours actifs des époques culturelles précédentes et d'un immense passé.

Il semble donc qu'au sens que je viens d'indiquer on devrait remplacer la notion d'inconscient collectif par celle d'influence inconsciemment reçue par chacun (à des degrés divers) de la communauté culturelle, et la notion d'hérédité psychologique par celle d'hérédité culturelle. On verrait alors comment les perspectives mentales ou attitudes mentales dont dépend le *modus significandi* consciemment employé par nous peuvent résulter de l'impact, sur l'inconscient de notre esprit, des formes, signes et symboles émanant de la communauté culturelle ; et on verrait du même coup comment tels de ces signes, formes ou symboles peuvent être des « archétypes » remontant au plus lointain passé. (Sans oublier que le mot archétype peut se rapporter, non seulement à des formes primitives historiquement transmises, mais aussi à des structures ou à des modalités d'action fondamentalement naturelles à l'esprit humain, qui peuvent se manifester chez les uns et les autres par simple convergence spontanée, n'impliquant nulle influence et nulle transmission historiques.)

capables de remuer partout les cœurs, sur des choses qui importent à notre action, et que, de nous-mêmes, nous voyons plus ou moins mal, – manquements trop réels, espoirs ou menaces dont les temps sont chargés, desseins de Dieu qui lorsqu'ils seront réalisés apparaîtront sans doute très différents de l'image que nous pouvions nous en faire, – tout cela désigné en termes essentiellement mystérieux qui, même rapportés tels exactement qu'ils ont été entendus, sont vrais « à la lettre » quant au sens pratique général qu'on veut nous communiquer, mais non pas quant aux perspectives mentales particulières ni à l'imagerie particulière ni aux mots pris selon la mesure humaine par le moyen desquels une pensée transcendante nous est signifiée.

*

Comme le Pape m'avait dit de le faire, je suis allé, le 4 avril, au Collegio Pio Americano voir le cardinal Billot, – non sans quelque appréhension, car je le savais peu commode en général, et mal disposé pour Mélanie en particulier. Quelques jours auparavant il avait reçu le Père Garrigou-Lagrange, et, discutant théologie avec lui, avait déclaré que Cajetan était « un bâtard » et Jean de Saint-Thomas un « double bâtard ». Sur quoi le Père Garrigou, ne pouvant souffrir cette offense aux grands Commentateurs, avait pris son chapeau, – et la porte.

Très embarrassé par mon affreusement gros manuscrit, je le laisse dans l'antichambre. Le Cardinal me fait un accueil très bienveillant, me parle de Psichari, de Péguy, flétrit les adversaires de saint Thomas, dit beaucoup de mal des Jésuites, attaque Suarez et Cajetan, et montre beaucoup d'amertume. J'aborde l'objet de ma visite, lui

Un tel vœu, strictement privé, n'avait rien à voir avec les vœux de religion et l'état de vie propre aux religieux; et, ainsi que M. Villien me l'avait expliqué, nos cercles d'études, bien que comportant ce vœu privé, n'étaient ni une confrérie, ni une *pia unio*, ni à aucun degré une personne ecclésiastique. Ils restaient purement laïques. C'est pourquoi il n'était pas nécessaire de soumettre nos statuts à l'autorité ecclésiastique, et la seule chose requise était que les directeurs d'études fussent agréés par l'Ordinaire.

Mais si le vœu d'oraison n'avait rien à voir avec les vœux de religion, il avait beaucoup à faire avec le désir, qui existe chez un nombre de laïques plus grand qu'on ne croit quelquefois, de se donner entièrement au Christ et de faire primer sur toutes leurs activités la recherche de la perfection chrétienne, bien qu'ils restent engagés dans le siècle. Tendre à la perfection de la charité n'est-il pas prescrit à tous? Et de par leur baptême les laïques ne sont-ils pas membres de l'Église comme les clercs et les religieux, ce qui veut dire que si à un titre spécial ils sont *dans* le monde, eux non plus cependant, pour autant qu'ils sont fidèles à leur vocation chrétienne et aux vœux de leur baptême, ne sont pas *du* monde?

Il me semble qu'il y a là matière à réflexion pratique. Je veux dire qu'on peut se demander si dans l'état présent du monde il n'est pas spécialement souhaitable de voir se développer des groupements de laïques qui tout en poursuivant tels ou tels buts particuliers (études et progrès dans la vie intellectuelle, perfectionnement professionnel, œuvres de miséricorde, action sociale, aide aux pays sous-développés, etc., etc.), et tout en gardant pleinement leur spécificité laïque, auraient à leur base une donation à Dieu

dont des vœux privés portant sur certaines exigences de la vie chrétienne et de la marche vers la perfection seraient le sceau et le garant?

Il n'est pas question ici des trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, qui même en l'absence de toute vie de communauté font de celui qui les prononce un religieux ou du moins une ébauche de religieux. Je n'ai rien contre les groupements où des personnes qui en continuant d'avoir toutes les apparences de la vie laïque prononcent ces trois vœux et entrent pour autant dans le *status perfectionis acquirendae* que saint Thomas regardait comme propre aux religieux. Je note seulement en passant que la nature nous montre que les espèces amphibies sont parfaitement possibles, et présentent parfois des types d'organismes fort beaux, mais qu'elles ont toujours quelque chose d'exceptionnel et d'un peu singulier. (Je note aussi que sans vie de communauté religieuse les trois vœux de perfection se trouvent privés des conditions de milieu que jusqu'à présent, et non sans bonnes raisons, on avait considérées comme normalement requises pour leur bonne pratique.)

A la différence des trois vœux de perfection, les vœux privés dont je parle ne feraient sortir en absolument rien ceux qui les prononcent de leur condition de laïques. Et en vérité l'aspiration cruciale que l'on constate aujourd'hui dans le peuple fidèle n'est-elle pas l'aspiration de beaucoup d'âmes à avancer vers la perfection de la vie humaine sans pour cela renoncer en aucune façon à l'état laïque, à ses engagements et à ses diverses propriétés? Le problème dès lors n'est-il pas d'aider ces âmes à satisfaire une telle aspiration dans leur vie laïque elle-même? Et s'il est vrai que la condition *normale* de la vie laïque est le mariage, n'est-ce

d'inquiétudes et de difficultés, de frustrations et de désirs, à laquelle est départie, de par la structure de l'Église, une fonction qui lui est propre dans le Corps mystique (et qui, on a fini par s'en apercevoir, ne consiste pas seulement à pécher et se confesser). S'agit-il du peuple fidèle ainsi considéré, engagé comme il est dans les tracas et les vicissitudes du monde, – et cependant appelé par commandement divin à tendre, chaque personne humaine selon sa condition et ses possibilités, à la perfection de la vie chrétienne et de l'amour, – il est demandé au clergé d'être prêt à l'instruire, à l'éclairer, à l'assister; il n'est pas demandé au clergé de l'*organiser*. Les prêtres sont des ministres du ciel parmi les hommes, ils ne sont pas des organisateurs en compétition sur la terre avec les leaders du mouvement ouvrier ou les propagandistes d'un Parti. Et il n'est certes pas souhaitable que le laïcat chrétien risque de se trouver un jour divisé en fidèles de première zone dûment organisés et embrigadés, et fidèles de seconde zone, infortuné sous-laïcat sans insigne à la boutonnière.

2. Aussi bien le premier et principal besoin du peuple fidèle, comme partie essentielle du Corps mystique, n'est-il point d'être organisé, mais de s'ouvrir à l'habitation des Personnes divines dans l'âme et au jaillissement de la vie éternelle dès ici-bas commencée. Ce n'est pas à dire que tous en aient conscience, loin de là, ou qu'on ne s'emploie souvent à en distraire les âmes en les jetant prématurément dans l'action. Il reste que c'est pour répondre à ce besoin premier qu'il est premièrement nécessaire au peuple fidèle d'être instruit, éclairé et assisté.

Le peuple est par définition la grande et féconde réserve de vitalité collective. La réserve de spontanéité, de liberté

de mouvement, d'adaptabilité aux flux et reflux du temps, d'inventivité, et d'initiative prophétique, cette réserve qui se trouve à l'état potentiel et indéterminé dans le peuple des baptisés, doit être maintenue intacte, et respectée comme chose sacrée.

3. Il va de soi que les activités temporelles et tout ce qui regarde le bien commun de la cité terrestre, et les divers efforts par où la liberté humaine s'emploie à incliner dans un sens ou dans l'autre le galop des déterminismes de l'histoire, tout cela est spécialement l'affaire des laïques. Pour reprendre une distinction que j'ai proposée autrefois[1], disons que les laïques chrétiens doivent s'acquitter de ces choses EN *chrétiens*. Mais c'est sous leur responsabilité propre (à condition que leur conscience soit convenablement éclairée) qu'ils ont à s'en acquitter, et EN TANT MÊME QU'ILS SONT MEMBRES *d'une civilisation et engagés dans le monde*, nullement en tant qu'ils seraient comme le bras séculier de l'Église.

La hiérarchie ecclésiastique – c'est là un des grands achèvements de notre âge – a décidément renoncé à user d'un bras séculier, ou, plus exactement, elle s'est délivrée des services trop chèrement payés d'un tel bras, qui ne demandait (prince, État, ou parti politique) qu'à s'appesantir sur elle et sur la liberté des âmes[2].

---

1. Cf. *Humanisme Intégral*, Annexe, pp. 314-319.

2. D'un tel changement la renonciation du Pape à son pouvoir temporel est un signe éminent. Comme Paul VI le disait le 14 janvier 1964 dans un discours à la noblesse romaine, « le Pape, même s'il voit dans sa souveraineté sur l'État du Vatican le signe de son indépendance à l'égard de toute autorité de ce monde, ne veut ni ne doit désormais exercer d'autre pouvoir que celui de ses clés spirituelles ».

4. Mais qu'en est-il des laïques chrétiens EN TANT MÊME QU'ILS FONT PARTIE, je ne dis plus d'une civilisation temporelle, je dis *du Corps mystique du Christ?* En tant qu'ils constituent une partie essentielle du Corps mystique ils sont « concitoyens des saints » et « membres de la maison de Dieu [1] », et de son royaume. En d'autres termes ils sont appelés à vivre de plus en plus pleinement de la vie de la grâce, appelés à la sainteté et la liberté des fils de Dieu. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », nul dans le Corps mystique n'échappe à ce commandement de Jésus.

C'est pitié que depuis trop longtemps, et surtout pendant les quatre derniers siècles, le laïcat chrétien se soit cru voué à l'imperfection, voire à une vie de péché rachetée à la fin, si possible, par une « bonne mort », et ait allégrement accepté la dichotomie qui a été le crime de l'âge baroque : toutes les joies de la terre par la science et la raison, et par la providence du Prince, pendant la vie d'ici-bas; et après cela les joies du ciel pour le petit lot des prédestinés. Si parmi toutes les tâches qui s'imposent de nos jours au clergé il en est une qui prime tout, c'est d'aider le peuple fidèle à sortir du désespoir infernal où avec le progrès du temps la dichotomie dont je parle a fini par emprisonner l'histoire humaine, – en d'autres termes c'est d'aider le peuple fidèle à prendre conscience de sa vocation à participer à la sainteté de Jésus, et à son œuvre rédemptrice, et à « achever » par la croix et par l'amour « ce qui manque » (quant à l'application, non quant aux mérites) « à la passion du Sauveur [2] ».

---

1. Saint PAUL, *Éphés.*, 2, 19.
2. Saint PAUL, *Col.*, 1, 24.

On peut être assuré que dans la mesure où par une telle prise de conscience les laïques chrétiens auront délivré leur âme du mirage qui voulait les tenir séparés de Jésus, dans la même mesure ils ne s'efforceront pas seulement de vivre l'Évangile, si pauvrement qu'en soit capable la faiblesse humaine, ils s'efforceront aussi de répandre cette vie parmi leurs frères. Et c'est alors que par une conséquence naturelle ils seront amenés à former entre eux certains groupements, par où l'élément d'« organisation », – selon un style particulier dont j'essaierai de dire un mot tout à l'heure, – prendra sa place, secondaire, certes, mais nécessaire. Nul doute qu'il n'y ait là un difficile processus de *trial and error*, et que les avis d'un clergé lui-même bien préparé ne soient requis pour que les initiatives laïques sachent éviter de trop malheureuses expériences.

5. Une sérieuse erreur, je le note en passant, à laquelle pourraient risquer de se laisser aller sans y prendre garde des laïques de bonne volonté mais encore mal décrassés de survivances parasitaires, serait d'entreprendre de constituer une sorte d'armée secrète ayant pour objet le *pouvoir*, autrement dit visant avant tout à conquérir et exercer, pour le service de Jésus-Christ, le plus d'empire possible dans les structures de la communauté temporelle : hommes qui « marcheraient dans les murs » afin d'arriver à mettre subrepticement la main sur tels et tels leviers de commande. Ce serait là, au regard des tâches qui incombent à l'Église aujourd'hui, un moyen sûr pour tout perdre. Il importe que les disciples du Christ sachent bien de quel esprit ils sont, ce qui n'est pas le cas quand ils pensent : *pouvoir d'abord*, ou appellent le feu du ciel ou la guerre civile sur ceux qu'ils tiennent pour les ennemis de Dieu.

Il convient ici de s'arrêter un moment sur la mystérieuse et redoutable notion de pouvoir, qu'une espèce de pudeur semble souvent faire hésiter les théoriciens politiques à mettre en lumière [1]. Il est bien vrai qu'il n'y a sur la terre de liberté effective que doublée de quelque pouvoir, et qu'ainsi la recherche du pouvoir au sens courant de ce mot a un rôle vraiment premier : mais où donc ? – Dans l'ordre social-temporel.

Dans l'ordre spirituel, qui est celui de l'Église, il n'en va pas de même. Ou plutôt il faut dire qu'un autre pouvoir, mais transcendant, a dans cet ordre-là le rôle primordial : le pouvoir de l'amour. L'amour fondé sur la vérité est lui-même le seul pouvoir *absolument incorruptible*. Et c'est lui seul qui, lorsqu'il est là, permet au pouvoir pris au sens ordinaire du mot, au pouvoir de contrainte (même s'il est, comme il se doit, juste et fondé sur un droit) d'échapper à la corruption. Ainsi l'amour et le pouvoir au sens courant du mot sont dans le même rapport que l'âme avec le corps. C'est pourquoi il convient que l'Église, étant sur terre, ait elle-même entre les mains, – en raison d'une nécessité accessoire et secondaire, – certains pouvoirs d'ordre humain, celui par exemple que comporte le droit de posséder, ou le droit de vote exercé par les électeurs catholiques (le moindre de ces pouvoirs d'ordre humain exercés par l'Église n'étant pas celui d'influencer par le prestige de son autorité morale cette opinion mondiale dont les plus cyniques chefs d'État ont un si cuisant souci). Et c'est

1. Cf. le livre (d'exceptionnelle importance, malgré ses lacunes) de Charles E. SILBERMAN sur le problème racial aux États-Unis, *Crisis in Black and White* (New York, Random House, 1964), avec ses fréquentes références au travail et aux idées de Saul Alinsky.

pourquoi, inversement, la prospérité même de la communauté sociale-temporelle demande qu'en elle l'amour vivifie le pouvoir.

Que des chrétiens se proposent comme fin principale certains pouvoirs à conquérir et exercer, cela est parfaitement normal, je dis *selon qu'ils défendent telle ou telle cause temporelle, et en tant qu'ils sont membres d'une civilisation et engagés dans les activités du monde*[1].

Mais que des chrétiens se proposent comme fin principale certains pouvoirs (sociaux-temporels) à conquérir et à exercer, j'entends cette fois *selon qu'ils veulent servir l'Évangile et en tant même qu'ils sont membres du Corps mystique du Christ, engagés dans l'ordre spirituel de la grâce et de la charité*, cela est contre nature.

6. Imagine-t-on un Pascal, – voire, pour une époque donnée, un Chateaubriand ou un Joseph de Maistre, – imagine-t-on un Dostoïevsky, un Léon Bloy, un Péguy, un Bernanos *organisés* en équipes de travail communautaire ? C'est sûrement difficile à concevoir. Qu'on n'oublie pas cependant que ces laïques inorganisés, et inorganisables, ont fait pour la foi chrétienne, dans les âmes et dans la culture, plus que beaucoup d'associations pieuses et de bataillons de « christianisme de choc ». Il semble que certains poètes et certains grands écrivains soient comme les voix par où se manifeste au monde l'espèce de sens prophé-

1. Du moins faut-il que dans cet effort même la charité se trouve là, soit que la « force de la vérité et de l'amour » fournisse elle-même, selon les méthodes instaurées par Gandhi, un moyen spirituel en vue d'atteindre une fin temporelle, soit que l'on emploie seulement (ou *aussi*) des moyens charnels, dont en définitive on ne saurait se passer dans l'ordre temporel, mais qui sont morts et portent la mort si l'amour ne les anime pas.

tique en travail dans le peuple fidèle, et dont un Berdiaeff avait si profondément conscience.

Je crois qu'il faut reconnaître là, – toute mêlée à la connaissance poétique, et à une sorte de prophétie naturelle qui relève d'une sensibilité connaturalisée aux secrètes gestations de l'histoire, – l'influence aussi d'un instinct prophétique dû à un véritable charisme obscurément à l'œuvre. Il y a dans le monde beaucoup plus de grâces, – et de contaminations de l'enfer, – que nous ne pensons (à cause de notre distraction et de notre futilité, et des idées conventionnelles que nous nous faisons d'après les livres, et parce que toutes ces choses sont elles-mêmes masquées).

S'agit-il des *grâces gratis datae*, on sait au surplus qu'elles n'impliquent pas nécessairement la vie de la grâce et de la charité dans l'âme. L'instinct prophétique dont je parle en ce moment n'habite pas toujours de bons chrétiens. Chateaubriand était-il un bon chrétien? Et Baudelaire, et Rimbaud, et Verlaine, et Lautréamont, et Nietzsche, et tant d'autres, chez lesquels cet instinct a aussi passé?

7. On trouvera dans l'avant-dernier chapitre de ce livre d'assez longues réflexions sur le mariage chrétien. Je me bornerai ici à remarquer que les gens mariés, eux non plus, ne sauraient être *organisés* en équipes où ils apprennent à mieux résoudre les problèmes propres à leur état de vie. On me dit que les tentatives dans ce sens ne manquent pas. Même si elles ont pu avoir d'heureux effets dans certaines circonstances données (et grâce au dévouement de celui qui les anime), il faut bien reconnaître que de soi l'idée dont elles procèdent cadre mal avec les structures de la réalité.

A coup sûr chacun des époux peut se lier, soit pour son progrès spirituel, soit pour n'importe quelle autre activité,

à tous les groupements ou organisations qu'on voudra. Mais a-t-on en vue le foyer conjugal lui-même, c'est précisément lui qui est l'« organisation », la structure essentielle et irréductiblement autonome demandée et créée par le mariage, et cela, à la différence de toute autre « organisation », en vertu d'une exigence première de la nature elle-même et de son Auteur, et par la grâce d'un sacrement. Un foyer chrétien est en lui-même une communauté consacrée à Dieu dans l'ordre laïque comme une abbaye ou un Carmel dans l'ordre religieux. Et non pas seulement, – s'il s'agit d'un mariage réellement chrétien, – pour engendrer et élever une descendance et pour que les deux époux soient dans cette vie terrestre le complément et le soutien l'un de l'autre, mais aussi pour qu'ils marchent ensemble vers la vie éternelle et la perfection de la charité, avec l'espérance de pouvoir, à travers toutes les défaillances humaines, déboucher à la fin sur le ciel.

C'est l'affaire du clergé d'instruire les époux chrétiens d'une manière assez vraie et assez profonde pour qu'ils prennent conscience de leur intégrale vocation. Ce n'est pas son affaire de les engager dans quelque organisation de fabrication humaine coiffant des couples que Dieu lui-même a unis pour qu'ils constituent chacun une communauté autonome, – ni d'alourdir leur fardeau en leur imposant des devoirs et des soucis de surcroît, et en les groupant non pas selon leurs affinités spontanées, mais artificiellement, par l'effet du fonctionnement d'une œuvre pie.

La vérité (difficilement reconnue sans doute tant qu'on n'a pas une idée assez compréhensive des ressources propres du laïcat, et qu'on hésite à leur faire confiance), c'est qu'il appartient aux époux eux-mêmes, dans un long et patient noviciat, de découvrir, – en même temps que les secrets

sacrés, enfouis dans les recès de la personne, que chacun livre à la garde de l'autre, – la voie qui doit être la leur pour progresser vers Dieu. Absolument rien ne peut remplacer un tel effort de découverte et une telle expérience.

Est-ce à dire qu'ils auraient à poursuivre leur recherche sans aucune assistance humaine? Ce n'est nullement ma pensée. La première assistance dont ils ont besoin, c'est celle d'un prêtre qui leur soit assez proche pour mériter d'être appelé leur père spirituel. J'entends bien que la direction spirituelle n'a pas toujours été réservée au clergé, mais de fait elle l'est devenue, et cela était normal. Le paradoxe est que pour cette fonction importante entre toutes il y a aujourd'hui disette de candidats, comme si les âmes individuelles à aider dans leur ascension vers Dieu étaient désormais trop peu de chose pour un dévouement sacerdotal. Analyser les raisons du phénomène nous mènerait trop loin, je me contente de noter que si l'on recherche avant tout l'efficacité on peut avoir la satisfaction de contrôler plus ou moins les résultats obtenus quand il s'agit de choses visibles, comme une organisation de masse créée sur la terre, mais comment contrôler l'efficacité de ce qui concerne les choses du ciel et les invisibles cheminements de la grâce dans une âme? Il reste que bien certainement le primat de l'efficacité ne s'imposera jamais dans l'Église, car le jour où le souci de l'efficacité primerait celui de la vérité, c'est que les portes de l'enfer auraient prévalu contre elle...

Et une autre assistance est normalement requise aussi, celle-là venant du laïcat lui-même : je pense à l'aide reçue des amitiés spontanément formées sous l'action des « affinités électives » et de la Providence de Dieu. Deux choses apparaissent ici comme spécialement appropriées à l'élé-

ment de risque et d'aventure essentiel à la vie du chrétien dans le siècle : dans les relations avec les hommes, reconnaître l'importance centrale de l'*amitié ;* dans les relations avec Dieu, vénérer le « sacrement du moment présent », et attendre beaucoup de la façon dont la Providence divine, dans la mystérieuse configuration de la destinée de chacun, dispose *les hasards mêmes* des rencontres survenues le long des routes du monde.

Tandis que les conditions créées par la civilisation moderne soumettent à une épreuve de plus en plus rude (et purifient pour autant, là où elle y résiste) la vie de la communauté familiale, il y a de bonnes raisons de penser que le jour approche où, sinon dans la grande masse du laïcat, au moins dans ces « minorités prophétiques » dont tout grand changement historique a toujours dépendu, le mariage chrétien prendra enfin toutes ses dimensions, qui sont spirituelles aussi : en sorte que les deux époux, tout en faisant face au harassement continu des tracas du monde et de la malice du temps, puissent être en même temps rafraîchis par la rosée de Dieu et expérimenter un peu sa douceur; et qu'eux-mêmes (avec leurs enfants aussi, que la grâce introduit dans une certaine égalité avec eux, et leur demande de traiter dans la mesure du possible, là où il s'agit des choses de Dieu, comme ayant accès par anticipation à l'univers des grandes personnes) s'entr'aident, à force d'amour attentif et grâce à une constante ouverture du cœur, à faire chacun son chemin unique et secret avec Jésus.

8. Il existe dans le laïcat, même baptisé, de vastes zones désertiques où il mériterait moins d'être appelé « peuple fidèle » que « peuple infidèle », et où la foi, à la supposer

malgré tout présente, reste misérablement infantile. Ce n'est pas dans ces régions-là du laïcat, c'est dans les zones où il est vraiment « peuple fidèle » que des problèmes intéressant la vie chrétienne se posent de fait devant lui. Et pour autant qu'il en est ainsi, il demande (et non pas seulement pour être évangélisé, mais pour pratiquer du mieux qu'il peut l'Évangile) à être instruit, éclairé et aidé par le clergé. A quelle fin cependant, quand les problèmes où son souci du bien des âmes est engagé *sont propres à la vie laïque comme telle?* Afin (car le peuple fidèle n'est pas dans l'Église un peuple enfant, il est personne majeure[1]) de *pouvoir lui-même résoudre ces problèmes*, non de recevoir des solutions et des moyens d'action préfabriqués dispensés par le paternalisme d'un *social service* d'en haut. J'ai déjà noté, au début de ces réflexions, qu'à part le cas particulier des formations spécifiquement destinées à être des auxiliaires du clergé ou à participer à l'apostolat de la hiérarchie, c'est du laïcat chrétien lui-même que devraient normalement[2] surgir les diverses formes d'« organisation » dont le souci de ses propres problèmes et du bien des âmes, au sein de la misère du monde, peut lui faire sentir le besoin.

A vrai dire, les formes en question demandent à être si peu institutionalisées que le mot même d'organisation paraît bien lourd à leur égard. Il me semble en effet que d'ordinaire il s'agit là surtout de mieux assurer le progrès de quelque initiative préalablement prise par tel individu ou telle famille, et groupant autour de cette initiative une *amitié* spontanée. Car juste comme un individu ou une

1. « Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis... » I PETR., 2, 9.

2. Je dis *normalement*, je ne dis pas *toujours*.

famille ont besoin d'être aidés à trouver leur voie par les amitiés qui leur viennent, de même c'est normalement par les amitiés qui leur sont venues qu'on les voit (et les verra de plus en plus, j'espère) commencer à aider dans une entreprise collective ceux qui ont en commun avec eux telle volonté d'action ou telles aspirations déterminées. Il est naturel que ces groupements d'initiative laïque jouissent d'une particulière souplesse d'adaptation aux besoins d'un moment culturel ou d'une génération donnée. Et il est naturel aussi qu'ils aient à payer ce privilège par leur destination à une existence particulièrement éphémère. Ainsi que je l'écrivais ailleurs[1], « le Saint-Esprit n'est pas à l'œuvre seulement dans les institutions durables qui traversent les siècles, il est à l'œuvre aussi dans les aventures sans lendemain qui sont toujours à recommencer ».

9. Il y a toujours eu, il n'y aura jamais assez de foyers de paix et de rayonnement où les hommes trouvent un peu de silence pour écouter Dieu, et pour joindre leurs forces en vue de ce qu'il peut éventuellement leur inspirer d'entreprendre, et qui soient comme des portes d'entrée par où les anges du ciel se glissent invisiblement parmi nous. Pendant des siècles ce sont les monastères et les maisons religieuses qui ont avant tout rempli cet office, et ils ne cesseront pas de le remplir; et tout ce qu'on pourra faire de nouveau aura toujours besoin de venir s'y retremper. Ma conjecture est qu'avec la prise de conscience opérée de nos jours par le laïcat chrétien, et qui marque un tournant décisif dans l'histoire de l'Église, c'est au sein du monde laïque lui-même, du moins dans certaines de ses « minorités prophé-

1. « Avertissement » du *Journal de Raïssa*, p. 13.

tiques », que l'office en question sera aussi exercé. Dieu veuille que se multiplient ainsi – depuis combien d'années les avons-nous attendus sous les noms les plus divers, ashrams, maisons de sagesse, etc., – les foyers de rayonnement spirituel qui dispersés dans la grande nuit elle-même de la commune misère humaine seront sur cette pauvre terre comme de nouvelles constellations de foi et d'amour.

S'agit-il de la grande masse du monde laïque, on sait assez avec quelle violence elle est entraînée vers l'athéisme pratique par le mouvement d'une civilisation matérialiste et technocratique. C'est avant tout à l'Église enseignante et à la hiérarchie, et à ceux, clercs ou laïques, qui ont reçu mission de participer à son apostolat, que revient l'immense tâche d'annoncer à cette masse la parole de Dieu et d'essayer de l'ouvrir aux voies de la grâce. Sans parler de ceux, clercs ou laïques, religieux ou séculiers, qui, laissant toute autre œuvre que le don de soi-même à la contemplation et à la charité fraternelle, n'ont pour office que de faire *être là* parmi les hommes cet Amour qui est « le vrai visage de Dieu ».

Ce qui, dans l'avenir tel que je le conçois, reviendrait avant tout au laïcat chrétien, là où il veut être vraiment disciple du Sauveur, c'est, me semble-t-il, et si ce que j'ai avancé dans ces pages est exact, le rayonnement produit, en raison de la mystérieuse solidarité des âmes, à partir des nouvelles constellations dont je viens de parler, non seulement sous l'influence des activités spécifiques des divers foyers d'énergie qui les composent, mais aussi par la vertu, sur laquelle Bergson insistait tant, de l'exemple héroïque, et par celle de la prière, et de la souffrance unie à la passion du Christ.

A mettre les choses au mieux, ces foyers dispersés de rayonnement spirituel deviendraient un jour, si la liberté humaine ne se dérobe pas trop, comme le ferment qui fera lever toute la pâte.

A mettre les choses au pis, ils deviendraient une diaspora plus ou moins persécutée grâce à laquelle la présence de Jésus et de son amour demeurera malgré tout dans un monde apostat.

le faire. Cette enfance, ce jardin d'une inoubliable fragrance, où elles avaient fait tant de découvertes merveilleuses, a toujours hanté leur cœur ; et moi je la revivais avec elles, je ne me lassais pas de les questionner à son sujet, ni elles de me répondre. J'avais mes entrées dans le monde de Pifo et de Mimo. « Ma petite sœur a grandi. Depuis qu'elle sait parler nous parlons beaucoup ensemble. C'est notre jeu. Un jeu qui occupe toute notre enfance. Nous imaginons qu'elle est ma petite mère, et que je suis son petit garçon qui habitons un monde tout autre que celui qu'habitent les hommes. C'est un monde où on ne pleure pas, où on n'est pas malade, où toute l'année poussent les fleurs et les fruits, où les enfants jouent avec les oiseaux, et peuvent voler comme eux ; où l'âge est fixé une fois pour toutes. Les mères ne vieillissent pas, et les enfants ont toujours l'âge qu'ils avaient lorsqu'on est allé les chercher à la fontaine, c'est-à-dire qu'ils ont toujours 'l'âge de leur naissance'. Ainsi j'avais toujours deux ans. Nous vivions dans ce monde tout le temps où nous pouvions jouer. Ce monde a grandi avec nous d'une certaine manière. – Lorsque nous fûmes assez grandes pour avoir une idée du bien et du mal, l'idée même du mal dut être exclue de notre monde. Nous devions nous surveiller pour ne pas prononcer les mots qui désignaient le mal, la méchanceté ; ni même les mots qui par contraste pouvaient y faire penser. Ainsi il ne fallait pas dire *bien*, pour ne pas avoir à penser : *mal*, ni *bon* pour ne pas risquer de penser *méchant*. C'était un extraordinaire exercice pour de petites têtes d'enfants, et nous nous trompions souvent, mais nous nous reprenions et tâchions de corriger notre manière de parler et de penser.

» Il y avait cependant une sorte d'imperfection admise : les plaisanteries, les taquineries, les tours à jouer ; c'était la

face au monde. La première tâche de Véra était de veiller sur nous. Et béni soit son grand cœur, elle y trouvait sa joie : « Je voudrais apprendre la langue des oiseaux, afin de chanter le bonheur d'avoir une brebis et un agneau[1]. »

Hors le jeu dont je viens de parler, j'ai peu de chose à dire sur la petite Véra en Russie, sinon (à ce qu'on m'a raconté) qu'elle se montrait, dans les moments où l'enfant se sent blessé par quelque injustice ou quelque offense, plus emportée que sa sœur aînée. Outragée et indignée, Raïssa se retirait sans lever les yeux; Véra trépignait. Elle s'enflammait si vite qu'on s'amusait à l'appeler petite allumette *(spitchka)*.

Elle a suivi à Marioupol les classes de l'école élémentaire, mais non pas, comme Raïssa, celles du lycée (c'est à sept ans que Raïssa y fut admise, et Véra avait cet âge-là quand la famille, ayant laissé la Russie pour toujours, s'est installée à Paris). Plus jeune et moins bien préparée, les années d'école à Paris furent plus difficiles pour elle. Sans ombre de jalousie (rien n'était plus étranger à sa nature) elle admirait Raïssa d'autant plus; aussi bien est-ce sur Raïssa que pour cette ascension dans le monde de la science qui est la grande ambition des familles juives se concentrait l'esprit de leurs parents. Mais ce n'est pas seulement parce qu'elle éprouvait peu d'attrait pour la Sorbonne, c'est avant tout par nécessité, à cause de sa santé défaillante, qu'après l'école complémentaire Véra renonça aux études régulières, sans renoncer pour cela à sa curiosité d'esprit, à son amour des livres, à sa passion pour tout ce qui annoblit l'humanité. Les médecins avaient décelé une atteinte de tuberculose pulmonaire, qui du reste fut guérie

1. Fragment d'un brouillon de lettre, sans date.

prennent pas. Je crois que c'est un peu comme ça vis-à-vis du ciel et de l'autre monde). Mais cela est dû aussi à notre bêtise et à notre répugnance à nous accrocher à *l'invisible*, à y chercher notre pain quotidien.

Ici je vais faire une parenthèse : je viens de dire que la Révélation ne nous apprend qu'un minimum de choses sur l'autre monde. C'est vrai. Cependant, quoique toujours sans rien d'accessible à notre imagination, nous en savons un peu plus, je crois, que nous ne pensons, mais on n'attire pas assez notre attention là-dessus.

Nous pensons naturellement que ce qui fait la béatitude des bienheureux, c'est la vision de l'essence divine ; ça c'est évidemment l'essentiel ; mais ce n'est pas le tout de leur vie.

Comme le Verbe Incarné avait sur la terre une vie divine et humaine à la fois, de même les bienheureux au ciel sont entrés dans la vie divine elle-même et dans la joie divine elle-même par la vision, mais ils y mènent aussi, en dehors de la vision quoique pénétrée par son rayonnement, une vie humaine glorieuse et transfigurée.

Dieu, ils l'aiment, du moment qu'ils le voient, par nécessité de nature, sans que leur libre arbitre ait à s'exercer en cela. Mais vis-à-vis de tout le reste, de tout l'univers des créatures, ils continuent d'exercer leur libre arbitre ; ils agissent librement sans pouvoir pécher.

D'autre part, il y a entre eux, et avec les anges au milieu desquels ils sont comme des égaux, il y a communication intellectuelle (sans parole bien sûr) dépendant du libre arbitre de chacun. Chaque bienheureux est maître des pensées de son cœur et les ouvre librement à qui il veut. Et tous, ils sont concitoyens de la Jérusalem céleste, sur laquelle règne l'Agneau.

Donc, il y a une *vie humaine* de gloire et des interactions humaines de gloire pour les âmes séparées, comme il y en aura après la Résurrection pour les personnes humaines ressuscitées, qui ne se contenteront pas de se promener avec des palmes dans les avenues du Paradis. Ils seront les maîtres d'une nature désormais sans gémissements, pour l'entraîner dans la grande vie humaine de la cité des saints et dans l'adoration de Dieu.

Dès avant la Résurrection, il y a au ciel une immense et perpétuelle conversation. (Et je crois que dans cette conversation les anges nous raconteront les histoires de cette pauvre terre, car, comment penser que tout ce qui a passé dans le flux du temps, chargé de tant de beauté, d'amour et de détresse, soit perdu pour toujours ? Il y a la mémoire des anges.)

Et au ciel, à chaque instant du temps discontinu qui est le temps des purs esprits, il y a des *événements* qui se passent : de nouveaux bienheureux arrivent constamment de la terre pour naître à la vie éternelle, ils sont accueillis par les autres, des amitiés s'établissent ; et du purgatoire aussi arrivent sans cesse des âmes nouvellement délivrées ; et chaque fois qu'un pécheur se convertit sur la terre, il y a joie et actions de grâces chez tous les saints du ciel. Tout ça fait une fameuse histoire, dans une durée différente de celle de notre histoire à nous.

Et ce monde qu'ils ont quitté, les bienheureux le connaissent maintenant sans défaut, et sa relation à Dieu et aux desseins éternels, et tous les modes de participation de la créature à son Principe Incréé. Et les esprits supérieurs, dont la connaissance est plus simple et plus parfaite, illuminent les autres esprits. Et ils s'instruisent les uns les autres

de ce que Dieu attend d'eux et de leur prière dans le grand combat pour le salut des âmes.

Et dans ce monde qu'ils ont quitté pour habiter là où sont les corps glorieux de Jésus et de Marie (au-dehors et au-delà de tout l'univers et de son espace) les bienheureux interviennent, ils y sont encore présents par leur amour et par leur action, et par les inspirations qu'ils nous donnent et par les effets de leurs prières. Et l'amour qu'ils avaient sur la terre pour ceux qu'ils aimaient ils l'ont gardé au ciel, transfiguré, non aboli par la gloire ; et si c'était un amour de charité, cet amour était déjà sur la terre ce qu'il est maintenant au ciel. Vous vous rappelez le mot de sainte Thérèse de Lisieux : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur le terre. » Ce mot va singulièrement loin, – dans le sens de ce qu'on pourrait appeler l'humanisme des saints même au ciel.

Tout cela revient à dire que la créature et les reflets créés de la Bonté incréée ont aussi leur rôle dans la béatitude des bienheureux. Ils s'y ajoutent sans y rien ajouter ; ils n'ajoutent absolument rien, pas l'épaisseur d'un cheveu, à cette béatitude qui vient aux saints du ciel de la vision de Dieu et qui les déifie, les transfère dans l'ordre même de la Transcendance divine, mais les richesses spirituelles qui viennent du créé sont quelque chose *en plus* qui est intégré à la joie et à la suprême actuation des bienheureux sans les rendre plus grandes. Un peu comme, du fait de la création, il y a *des êtres* en plus (numériquement) de l'Être incréé, sans que l'*être* lui-même soit (intensivement) augmenté de l'épaisseur d'un cheveu.

Ma parenthèse est terminée. Vous me pardonnerez cette digression, j'espère qu'elle « n'était pas inutile », comme Bergson aimait à dire.

Avant cette longue parenthèse, j'avais remarqué qu'en général dans notre vie spirituelle le ciel, l'autre monde, l'Église triomphante sont bien loin, bien ignorés, et que cela est dû en grande partie à notre négligence à porter notre attention de ce côté-là, à notre répugnance à nous accrocher à l'invisible.

2. Et cependant *l'autre monde* est présent dans notre monde, il s'y enfonce comme la foudre, – invisiblement. Dans chaque tabernacle il y a Jésus en gloire dans son humanité et sa divinité. – Et il y a aussi le ciel, selon que dans l'Eucharistie le Corps du Seigneur est lui-même le signe de son corps mystique.

Ils sont tous là, à se presser derrière lui, non pas sacramentellement présents, certes, présents toutefois par leur attention, leur adoration de Jésus et leur amour pour lui, mais aussi leur amour pour nous. « Là où est le corps, là sont les aigles. » Virtuellement, tous les saints du ciel sont dans votre chapelle, autour du tabernacle. Et, actuellement, d'une manière plus spéciale, ceux qui vous aiment et que vous aimez en propre, et qui adorent Jésus avec vous.

Et si nous ne pouvons pas les imaginer, nous pouvons les aimer. Et s'il y a un terrible rideau entre le monde invisible et le monde visible, l'amour nous fait passer derrière, c'est le même amour de charité qui est en eux et en nous ; par notre amour nous les atteignons comme ils nous atteignent et par notre prière aussi.

De ce point de vue on comprend bien l'importance, méconnue par des liturgistes plus ou moins archaïsants, de l'exposition du Saint-Sacrement et des heures d'adoration qui y sont consacrées. C'est la porte du ciel ouverte

sur la terre. Et nous regardons à travers cette porte avec les yeux de la foi.

3. Autrefois, dans une mentalité plus ou moins primitive et superstitieuse, il y avait une grande et profonde familiarité entre les saints et le peuple chrétien. Chaque Saint, comme vous le savez, avait sa spécialité, généralement une spécialité de guérisseur pour telle ou telle maladie ou infirmité des hommes ou des animaux. On avait tout le temps recours à eux dans des circonstances déterminées de la vie. Aujourd'hui il ne reste plus guère de cela que la dévotion à saint Antoine de Padoue pour retrouver les objets perdus.

Cette familiarité avec les Saints était, du reste, terriblement égoïste. On leur cassait la tête avec nos misères et nos besoins. On ne se tournait vers eux que pour les supplier de faire arriver ce que *nous* souhaitions ici-bas, de nous aider à faire *notre* volonté. Les Saints s'en accommodaient quand même. Au moins il y avait là un contact permanent qui subsistait avec eux.

Cette mentalité plus ou moins primitive a été drastiquement purifiée. Il ne faut certes pas le regretter. Mais elle a été remplacée par une mentalité soi-disant rationnelle, en réalité anémique et aseptique, où pratiquement il n'y a plus de contact vécu avec les saints.

Et cela me paraît désastreux.

Car à un rang inférieur, certes, et *au-dessous* de la liturgie, la *piété populaire* joue un rôle essentiel dans la vie de l'Église, parce qu'elle exprime le mouvement direct et spontané des âmes, par rapport à leur vie quotidienne et à leur destinée particulière dans le monde, et varie selon les époques comme la vie même du monde.

aux initiatives qui sortent spontanément du cœur même des gens, dans les circonstances particulières et les aventures particulières et tout le contexte temporel de leur existence, et aux motions du Saint-Esprit qui passent à travers tout cela. Et c'est une pièce indispensable de la vie de l'Église militante. Et comme je le disais tout à l'heure, elle est de plus en plus négligée. Il y a bien Lourdes et les grands pèlerinages, et quelques saints particulièrement fameux comme le curé d'Ars ou sainte Thérèse de Lisieux, et aussi et surtout cette sorte de para-liturgie de la piété populaire qu'est l'adoration du Saint-Sacrement. Mais à l'égard de tout cet immense peuple qui est le Corps mystique dans l'état de gloire, la piété populaire est tombée en poussière. On dirait que nous croyons stupidement que ce peuple dort dans la vision béatifique et ne veut plus nous voir, et nous a oubliés. Et quant à nous, pour autant qu'il est en nous, nous faisons tout pour ça.

4. L'idée que je voudrais vous proposer est la suivante : Puisque l'Église triomphante ne fait qu'une seule Église avec l'Église militante, et puisque les saints continuent à s'occuper des choses de la terre et à s'y intéresser (ils voient tout cela dans la vision béatifique elle-même), eh bien ils ont sûrement leur idée à eux et leurs intentions à eux au sujet de ces choses, au sujet de la vie et du comportement de l'Église militante, et de la vie et du comportement de chacun de nous, et des événements du monde, et du progrès et de l'expansion du royaume de Dieu.

Et sans doute chacun d'eux a aussi ses idées sur ce qui concerne plus spécialement la *mission qu'il avait ici-bas*, et ceux qu'il aimait et était chargé de protéger ici-bas. Les saints fondateurs, certainement, ont leurs idées sur leurs

ordres religieux, les saints patrons ont leurs idées à eux sur les pays ou les villes qui sont sous leur égide. Saint Thomas d'Aquin sur le progrès de la vérité théologique et des vérités qu'il a lui-même établies et défendues sur terre ; saint Jean de la Croix sur le progrès de la vie contemplative ; le Père de Foucauld sur la vocation de ceux qui témoignent pour Jésus sans prêcher ni enseigner mais par l'amour fraternel, et qui doivent être, comme Foucauld, des Petits Frères universels.

Alors, la vraie manière dont nous avons à *exister avec eux* et à maintenir une communion vivante avec eux, est-ce que ce n'est pas, – plus encore que de les prier pour *nos intentions* et de leur exposer *nos* besoins et *nos* désirs, (ce qui est nécessaire bien sûr, et continuera toujours), – est-ce que ce n'est pas de les prier pour *leurs intentions à eux*, pour l'accomplissement de leurs desseins à eux et de leurs désirs à eux touchant les choses d'ici-bas, pour qu'ainsi la volonté du ciel s'accomplisse davantage sur la terre ? Nous disons dans le Pater : « Que ta volonté soit faite », et en ce sens-là nous prions Dieu pour Dieu ; eh bien, ce que je dis, c'est qu'il faudrait prier les saints de Dieu pour eux aussi, pour que leur volonté soit réalisée par les idiots que nous sommes.

Si les Dominicains dans le monde entier disaient des milliers de messes *pour les intentions de saint Thomas d'Aquin*, eh bien les choses de l'intelligence iraient peut-être un peu mieux ici-bas. – Et de même pour les choses de l'apostolat et de l'Action catholique, si tous les prêtres disaient des messes *pour les intentions de saint Paul.*

5. Je viens de parler des saints canonisés.

Mais il y a au ciel quantité d'autres saints, – et pas seule-

ment des saints canonisables qui ne sont pas encore ou ne seront jamais canonisés, – tout ce monde-là ce sont des saints *exemplaires*, qui sont des phares pour l'humanité, et qui ont vécu sous le régime habituel des dons du Saint-Esprit, de sorte qu'on peut dire (je reprends un thème d'*Amour et Amitié*) qu'ils n'ont pas vécu comme tout le monde, en ce sens que, même parfois dans leur comportement extérieur, la mesure de leur agir, étant celle des dons du Saint-Esprit, est plus élevée que celle des vertus morales acquises ou infuses ; c'est pourquoi ils nous surprennent, nous déroutent en quelque façon ; leur héroïsme, si secrètes qu'en soient les sources, ne peut pas ne pas se manifester au grand jour d'une manière ou d'une autre.

Eh bien, et c'est là-dessus que je voudrais insister, outre ces saints exemplaires, canonisés ou canonisables, il y a au ciel, non seulement tous les élus qui ont passé par les douleurs du purgatoire et ont été délivrés, mais aussi tous ces élus, que je crois en nombre immense, qui ont été sur terre des saints *inapparents*, je veux dire que, sauf en ce qui regarde le secret des cœurs, ils ont mené parmi nous la vie de tout le monde. S'il y a eu de l'héroïsme dans leur vie, et il y en a eu sans nul doute, ç'a été un héroïsme parfaitement caché. Et ils ont passé droit au ciel, parce qu'ils sont morts dans un acte de parfaite charité. C'est pour eux aussi, pour eux surtout, je crois, que l'Église célèbre chaque année la Toussaint. C'est à l'immense masse des pauvres et du petit peuple de Dieu qu'il faut d'abord penser ici, je dis à tous ceux qui ont pratiqué jusqu'au bout l'abnégation de soi, le dévouement aux autres et la fermeté des vertus.

Et ces saints-là touchent chacun de nous de plus près, en ce sens qu'il y en a parmi ceux qui ont été nos proches

sur la terre, parmi les membres défunts de notre propre famille, et dans la lignée de nos ancêtres, et parmi nos amis, et parmi les gens que nous avons rencontrés. Sûrement il y en a parmi eux, comme parmi vos Petits Frères défunts, Dieu n'est pas si avare de sa grâce ; c'est nous qui n'avons pas assez de foi pratique et ne sommes pas assez attentifs à la gloire de ceux que nous ne voyons plus. Je me rappelle que le curé de la Courneuve, quand il nous racontait l'histoire de Notre-Dame des Bois, et comment il avait porté à travers les bois une statue de la Sainte Vierge jusqu'à la vieille petite maison dont il allait faire une chapelle, nous disait que les saints l'accompagnaient en procession à travers les arbres, – les saints, c'est-à-dire non pas saint Pierre et saint Paul, mais les saintes âmes dans leur gloire de certains défunts qu'il avait connus, paysans et paysannes qui avaient appartenu à sa famille et à son village. Et ces saints-là qui nous touchent et que nous avons connus, croyons-nous qu'ils nous ont oubliés ? qu'ils ne désirent pas nous aider, et qu'ils n'ont pas mieux que nous l'idée de ce qui est le meilleur pour nous, et qu'ils n'ont pas leurs intentions à eux concernant les choses de la terre et leurs amis de cette terre ?

II. LES DÉFUNTS

La deuxième partie de mon exposé qui n'est qu'une suite naturelle de la première, concerne les défunts et ce que nous pensons à leur sujet.

6. Ici je voudrais commencer par une petite parenthèse, concernant le langage. Il y a une chose qui me scandalise,

c'est la façon dont les chrétiens parlent de leurs défunts. Ils les appellent des morts, ils n'ont pas été capables de renouveler le misérable vocabulaire humain sur un point qui touche cependant aux données essentielles de leur foi. Des morts! On va assister à une messe des morts! on va au cimetière porter des fleurs aux morts, on prie pour les morts! Comme s'ils n'étaient pas des milliards de fois plus vivants que nous! Comme si la vérité fondamentale énoncée dans la Préface de la Messe des défunts, « vita mutatur, non tollitur », la vie est changée, elle n'est pas ôtée, était elle-même une vérité morte, incapable de féconder et de transformer la commune routine de notre manière de concevoir et de parler.

Villiers de l'Isle-Adam disait que la mort était une invention des entrepreneurs de pompes funèbres.

De fait, je pense que ce mot « mort » a son juste emploi quand il sert à désigner le moment terrible où l'âme se sépare du corps, – alors oui, on est en face de la mort, de cette mort qui fait horreur à notre nature, à tel point qu'elle est impensable, et on peut dire qu'un homme « est en train de mourir » ; et après cela on peut mentionner cet homme comme « mort » sur les registres d'état civil, ou de la police, dont le vocabulaire n'est pas celui de la vérité, mais des apparences sordides.

Mais ceux qui ont quitté cette terre pour entrer dans l'autre monde ne sont pas des morts. S'ils sont au ciel et voient Dieu, ils sont les vivants par excellence ; s'ils sont au purgatoire où ils souffrent mais avec la certitude qu'ils sont élus et qu'ils verront Dieu, ils sont, par cette certitude même, et par l'amour très pur et très ardent avec lequel ils acceptent et bénissent leurs souffrances, ils sont beaucoup plus vivants que nous. Et même s'ils sont en enfer,

Eh bien c'est cette douleur si naturelle à notre cœur, et c'est ce noir du deuil humain que les gens veulent à tout prix retrouver dans les rites funéraires, et qu'ils ont réussi à surimposer aux rites chrétiens, au moins quant à la couleur – même à celle des ornements du prêtre – et aux détails extérieurs de la cérémonie. Et ce phénomène de *naturisation* tient tellement aux inclinations de l'homme et du social comme tels, qu'on le trouve non seulement dans les paroisses bourgeoises, où l'éclat des larmes d'argent sur les draperies de ténèbres illustre et magnifie la douleur des riches, mais aussi dans les pauvres paroisses de campagne, où les fidèles obligent à toute force leur curé à célébrer tout le long de l'année des messes de requiem humblement et uniformément lugubres, avec cette parodie de cercueil drapé de noir et entouré de misérables cierges de carton sur lequel, flanqué d'un enfant de chœur ahuri, il vient jeter l'eau bénite de l'absoute.

Il paraîtrait alors bien incongru de penser que le pauvre défunt pour lequel toute cette tristesse est exigée a quelque chance d'exulter dans la joie du Paradis et de faire partie de l'Église triomphante.

8. Mais à cette prévalence du deuil et du noir, et d'une espèce de sombre appréhension dans l'attitude ordinaire à l'égard des défunts, et à l'indifférence pratique ordinaire à l'égard de l'Église du ciel je crois qu'il y a encore d'autres causes, cette fois plus spécifiquement religieuses.

Juste avant l'avènement de l'humanisme rationaliste et anthropocentrique, et de l'enthousiasme qu'il a entraîné pour la conquête matérielle de la nature, le progrès infailliblement nécessaire, la prospérité et la rigolade indéfinies, il y a eu à la fin du moyen âge en dissolution une période

de détresse et de désespoir qui fait un peu penser à l'existentialisme d'aujourd'hui. Si je me souviens bien, c'est au XV^e^ siècle que la grande vogue de la Danse des Morts a commencé. Et cet état d'âme a pénétré dans le sentiment religieux. Dans le livre de Martimort on nous dit que le *Dies Irae* est une œuvre italienne du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle. (Je la croirais plutôt du XIV^e^.) Cette pièce centrale des funérailles catholiques d'aujourd'hui, qui secoue un peu l'assistance et dont les chantres se plaisent en hurlant des fausses notes à faire retentir le tonnerre, le livre de Martimort assure qu'elle est « le seul chant de la messe qui s'éloigne de l'ancienne piété chrétienne », parce qu'elle est tout « absorbée dans la crainte du jugement dernier ».

De fait le *Dies Irae* est un des plus beaux poèmes du monde, une œuvre d'une extraordinaire et admirable poésie, et d'une admirable poésie chrétienne, – pensez à la strophe « *quaerens me, sedisti lassus* » et la suite, – mais c'est une poésie chrétienne qui devient ambiguë et qui s'engouffre dans la terreur. Je voudrais quand même défendre un peu le *Dies Irae*, car la terreur, Moïse aussi l'a ressentie et elle est essentielle au christianisme aussi, et à toute religion, même dans l'ordre purement naturel. Mais c'est la terreur de la majesté infinie de Dieu, la crainte et le tremblement devant la Présence de Celui que nul nom ne peut nommer, devant la transcendance divine qui bouleverse toutes nos mesures, devant le *Deus excelsus terribilis*.

Mais là où l'ambiguïté se glisse, c'est que cette terreur descend maintenant dans l'univers de l'humain, – terreur devant la manifestation de tous les secrets de nos misérables cœurs le jour du jugement dernier, terreur du jugement, terreur de la destinée humaine, du châtiment et de l'enfer.

nous élever par la grâce à l'amitié avec le Dieu qui pardonne.

Je suis persuadé que l'idée du *plus grand nombre des élus* s'impose et s'imposera de plus en plus à la conscience chrétienne. D'abord pour une raison doctrinale. D'un côté il y a Dieu qui « veut que tous les hommes soient sauvés » et qui envoie son Fils pour les racheter par la mort de la Croix. De l'autre côté il y a l'homme qui par les néantements dont il est la cause première se dérobe à l'amour de Dieu. A qui fera-t-on croire que l'homme par ses dérobades est *plus fort* que Dieu par son amour? Ça n'exclut pas qu'il y ait peut-être une grande foule aux enfers, mais ça veut dire qu'il y a sûrement une bien plus grande foule en paradis.

En second lieu, quelque chose qui est en contradiction *pratique* avec les exigences de la vie chrétienne, j'entends quant à l'unité de l'Église militante avec l'Église triomphante telle qu'elle doit être vécue par nous, ne saurait être vrai. L'idée du plus petit nombre des élus se traduit pratiquement, non pas chez les théologiens sans doute, mais dans le peuple fidèle, par une prévalence de la crainte sur l'espérance, et par le sentiment plus ou moins confus, mais irrésistible, que l'enfer est, *de fait*, le lieu de destination qui convient à *l'état commun* de l'humanité, au plus grand nombre, et auquel on n'échappe que par la bonne fortune d'une miséricorde exceptionnelle. Voilà les terreurs du *Dies Irae*.

Mais alors, s'il y a sans doute les saints canonisés vers lesquels le peuple chrétien continue de se tourner, mais comme vers des sortes de surhommes étrangers à la commune destinée humaine, qu'est-ce qu'il en est de tous les autres élus, – en bien plus petit nombre, croit-on, que les

damnés, – qu'est-ce qu'il en est de ce petit nombre d'élus qui avec les saints canonisés constituent l'Église triomphante, le Corps mystique au ciel? Le peuple chrétien va les tenir pour des rescapés qui ont été, eux aussi, séparés du sort commun, et qui n'ont rien de plus pressé que de se détourner de nous et de nous oublier pour fuir dans la béatitude éternelle. Le sens de l'unité et de la communication vivante entre l'Église de la terre et l'Église du ciel va être irrémédiablement brisé, perdu.

9. Il me semble enfin qu'on pourrait signaler une troisième cause de cette prévalence du deuil et du noir, de cette sorte de sombre appréhension dans l'attitude ordinaire à l'égard des défunts, et cette sorte d'indifférence pratique à l'égard de l'Église triomphante, dont je parle depuis un moment, – trop longuement d'ailleurs, pardonnez-moi.

Cette fois il ne s'agit plus de l'idée latente et plus ou moins confuse que l'état commun de l'humanité nous destinerait à l'enfer, sauf exception en comparativement petit nombre ; il s'agit de l'idée latente et plus ou moins confuse que l'état commun de l'humanité nous destine *normalement* à passer plus ou moins longtemps par le Purgatoire, de sorte que les âmes qui débouchent directement au ciel jouissent d'un privilège supra-normal.

Cette idée-là représente certes un grand progrès sur la première. Car tous ceux qui sont au purgatoire sont des élus qui seront un jour au ciel. Et ainsi l'idée en question n'est pas incompatible avec la croyance au plus grand nombre des élus.

On peut se demander cependant si depuis le temps de sainte Catherine de Gênes (fin du XV^e^ siècle), la conscience

commune chrétienne n'a pas été, en ce qui concerne les défunts, tellement fixée sur la pensée du purgatoire qu'elle a un peu perdu de vue d'autres vérités.

Je ne discute pas ici sur une question de *nombre*. Il faudrait bien de la présomption pour se demander si les élus qui attendent au purgatoire sont plus ou moins nombreux que ceux qui jouissent de la vision béatifique. Je discute sur la question de ce qui est ou non *normal*. Et vous savez très bien qu'entre la notion de ce qui est *normal* et celle de ce qui est *le plus fréquent en fait*, il y a une énorme différence. Le comportement *le plus fréquent* des hommes est un comportement peccamineux. Ce n'est pas le comportement *normal* de l'être humain, le comportement conforme à la loi et aux exigences propres de son essence rationnelle.

Eh bien, ce que je dis c'est que quand même les élus qui doivent passer par le purgatoire seraient plus nombreux que ceux qui vont droit au ciel, cependant ce sont ces derniers qui sont dans le cas *normal* d'une humanité rachetée par le Sang du Christ. Ce ne sont pas seulement les saints, les héros de la vie morale, saints exemplaires ou saints inapparents, c'est aussi le commun de nous autres pécheurs, qui, même après les plus grands égarements, débouchent droit sur le ciel si avant leur mort, ou à l'instant où ils vont mourir, (ou peut-être à l'instant où l'âme se sépare du corps), ils font un acte de parfaite charité. Parce qu'ils ont eu confiance en les mérites infinis du Christ. Rappelons-nous la *commendatio animae* du rituel ; rappelons-nous le bon larron : *Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis*. Ce qui est *normal* pour le chrétien, c'est d'aller droit au paradis, rejoindre le Seigneur. Non seulement le rejet dans l'enfer, mais même aussi le passage par le purgatoire, quoi qu'il en soit de la question du nombre ou de

cette sorte n'a été discernable nous devons l'espérer aussi, en sorte que notre espérance pour eux, plus ou moins forte selon les cas, et si anxieuse qu'elle puisse être, reste malgré tout plus forte que notre crainte.

Pourquoi est-ce que je vous parle ainsi spécialement de ceux que nous avons connus ? C'est à cause d'une certaine idée que j'ai dans la tête, au sujet de l'Église triomphante. Il me semble qu'en nous tournant vers l'Église triomphante nous devons penser d'abord et avant tout, c'est bien évident, à Jésus et à Marie, et aux Saints Anges, et aux grands saints que l'Église propose à notre vénération ; mais qu'il y a aussi un certain rôle spécial à reconnaître aux élus non canonisables, aux saints inapparents que nous avons pu connaître et qui nous ont connus ici-bas. Ils ont emporté au ciel le souvenir de leurs amis. Ils continuent de les aimer comme ils les aimaient, je veux dire qu'ils ne les aiment pas seulement de l'amour surnaturel qui dérive de la vision béatifique, comme saint Paul par exemple a aimé saint Thomas d'Aquin, ou comme saint Thomas aime l'abbé Journet, – ils les aiment aussi de l'amour humain, surélevé et transfiguré par cet amour surnaturel, et de l'amour de charité dont ils les aimaient ici-bas. C'est expérimentalement si je puis dire, humainement comme divinement, qu'ils s'intéressent à leurs affaires et ont des vues à leur sujet. Bref ils continuent dans la vision le souci qu'ils se faisaient d'eux sur la terre, et la prière qu'ils faisaient pour eux. – Et d'autre part, inversement, nous autres qui continuons de vivre ici-bas, et qui avons connu ici-bas ces élus non canonisables qui commencent leur éternité pendant que nous sommes encore sur la terre, nous nous souvenons d'eux, nous pouvons les invoquer. N'étant inscrits dans aucun martyrologe, qui se souviendra d'eux

quand à notre tour nous en aurons fini avec cette planète? Ils entreront dans l'anonymat, personne ici-bas ne les tirera par la manche pour leur demander un coup de main.

Tout cela pour indiquer que les bienheureux dont je parle, les bienheureux non canonisables qui sont en quelque façon nos contemporains, forment une espèce de frange par laquelle l'Église du ciel est à chaque génération en contact encore avec le temps qui passe, et en continuité pour ainsi parler physique, ou, si vous voulez, psychologique, avec l'Église militante.

Il me semble qu'il importe pratiquement d'être autant que possible attentif à cela. Et par exemple, si vous m'autorisez à faire allusion à ce qui vous concerne, de faire grande confiance à vos Petits Frères défunts sur la mort desquels j'ai lu récemment une belle et émouvante notice.

Pour indiquer la portée des remarques que je vous ai soumises dans cette deuxième partie, il suffirait, je pense, de poser les questions suivantes :

Ne semble-t-il pas qu'après les temps apostoliques il s'est produit, en ce qui concerne l'attitude commune envers la destinée des âmes, une sorte de glissement qui après le XV^e^ siècle est devenu une sorte d'effondrement progressif, de l'exercice pratique de la vertu d'Espérance, – d'une part sous le poids de la conscience de l'indignité et de la misère humaines, d'autre part sous le poids de toutes les formules et simagrées d'humilité toute faite et d'accablante auto-accusation dont le peuple chrétien a été nourri par des manuels de piété dont les auteurs étaient ordinairement persuadés que hors de l'état religieux (ou plus généralement, avec l'École française, hors de l'état ecclésiastique) on a les plus grandes chances de perdre son âme?

En réalité cependant, n'est-ce pas justement parce que nous sommes tous radicalement indignes de la vie éternelle, et avons *tous*, sauf la Vierge Marie, le « cœur creux et plein d'ordure » comme disait Pascal, que chez tous et pour tous, l'espérance fondée non pas sur nous, mais sur le Sang du Christ, qui est *divin*, doit être plus grande que la crainte due à nos égarements qui sont *humains* ?

Et en ce qui concerne en particulier les laïcs chrétiens, dont le rôle et l'activité dans l'Église militante sont maintenant à l'ordre du jour, et très justement certes (mais non parfois sans certains malentendus), est-ce que pour bien comprendre, théoriquement et pratiquement, ce rôle et cette activité (qui, étant d'Église ne peuvent avoir fécondité que par la vertu du Saint-Esprit), une condition préalable n'est pas requise, je veux dire le fait de comprendre que les laïcs en question, s'ils meurent en état de grâce, sont bien exposés de fait, comme tout le monde, et peut-être en très grand nombre, à devoir effectuer un détour plus ou moins long par les purifications du purgatoire, – mais que, cependant, tout en menant franchement et carrément la vie laïque, et même s'ils ne sont pas encadrés dans l'Action catholique, ils sont appelés *normalement*, comme ceux qui ont tout laissé pour les conseils évangéliques, à passer, en quittant cette vie, directement dans l'Église triomphante ? Autrement dit, que la vie laïque chrétienne est, par là même que chrétienne, normalement ordonnée, en vertu des mérites et du Sang du Christ, à déboucher droit sur le paradis ?

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos (1964) 7

Préface (1954) 9

Chapitre I. VIEUX SOUVENIRS D'AVANT LE BAPTÊME 15
Chapitre II. VIEUX SOUVENIRS D'APRÈS LE BAPTÊME 47
Chapitre III. NOTRE PREMIER VOYAGE À ROME . . . 113
Chapitre IV. RENCONTRE AVEC PIERRE VILLARD . . 139
Chapitre V. LES CERCLES D'ÉTUDES THOMISTES ET LEURS RETRAITES ANNUELLES . . . 183
Chapitre VI. NOTRE SŒUR VÉRA 255
Chapitre VII. AMOUR ET AMITIÉ 301
Chapitre VIII. A PROPOS DE L'ÉGLISE DU CIEL . . . 355

Annexes

au chapitre V 393
au chapitre VI 407
au chapitre VII 415

Table des illustrations 421

Achevé d'imprimer sur les Presses de l'Imprimerie Saint-Augustin,
Bruges (Belgique) le 2 février 1965 pour les éditions Desclée De Brouwer